

Louise ; les jeunes gens entraînent leur ami hors de la maison : Michel sortit aussi.

Plus ému qu'eux tous, il chercha l'isolement dont il avait besoin pour se reconnaître après de si vives impressions ; il se glissa entre les arbres et vint s'asseoir dans un jardin, derrière la maison. Il était aimé, il n'en doutait plus ; mais quel pouvait être son espoir ? Il voyait bien que le père de Louise était plus riche qu'il ne l'avait cru ; d'ailleurs, ne devait-il pas partir pour l'armée ? Il resta abîmé dans ces réflexions. Le bruit confus du dehors s'étant apaisé, un profond silence régnait autour de lui. Ayant levé la tête, il vit une croisée de la maison s'éclairer, et des ombres passer sur les vitres ; bientôt il entendit les éclats d'une voix irritée, et des accents plaintifs avec des sanglots. Cette voix plaintive, ces sanglots, étaient ceux de Louise ; c'était pour lui qu'elle s'exposait à la colère de son père. A cette idée, Michel sentit fondre son cœur d'attendrissement et d'amour.

Les plaintes cessèrent, la nuit était calme et sereine, il faisait un beau clair de lune, Michel pouvait être facilement aperçu dans le jardin. Une tête parut à la croisée éclairée y resta, le visage collé contre la vitre. Michel reconnut Louise. Ses regards demeurèrent suspendus à cette image ; pauvre fou ! il lui faisait mille gestes passionnés ; il passa toute la nuit dans une muette contemplation. Louise n'osait ouvrir la croisée, de peur d'éveiller quelqu'un de la maison ; Michel pour la même raison n'osait parler.

Le jour commençait à poindre au fond de la lande, lorsqu'une petite porte donnant sur le jardin s'ouvrit doucement ; une jolie enfant en sortit furtivement, et courant d'un pas léger sur le sable, elle vint trouver Michel.

— Michel, lui dit-elle, ma sœur vous donne son bouquet, gardez-le bien ; partez pour l'armée, car nous avons vu votre malheur ; à votre retour, rapportez-le-lui, et Dieu veuille qu'alors elle ne soit pas morte.

Après ces mots, elle s'enfuit comme un oiseau et rentra dans la maison.

Michel pressa le bouquet contre son cœur et le porta mille fois à sa bouche en disant adieu à Louise. Les deux jeunes filles parurent bientôt à la croisée, et la tête de Louise se pencha sur l'épaule de sa sœur. On entendait déjà du bruit dans les environs, Michel se leva et fit un dernier signe d'adieu ; un rideau tomba derrière la croisée, il s'éloigna.

Michel partit pour rejoindre son régiment. Pendant qu'il était exercé dans une ville du Nord, il apprit à lire et à écrire avec une persévérance dont l'amour seul peut être la source.

Bientôt à l'armée il se fit remarquer par son intelligence, sa bonne conduite et sa bravoure. Un an après son départ des Landes, il était lieutenant et décoré. Dans le cours rapide de cette fortune, il ne donna pas de ses nouvelles, voulant ménager à tout le monde une grande surprise, si bien qu'un jour il apprit par un soldat de Biganos que Louise, ignorant ce qu'il était devenu, et sans cesse en butte depuis un an aux mauvais traitements de son père, se mourait ; que peut-être à cette heure elle était morte. Toutes les distractions d'une vie active, au milieu des combats de chaque jour, n'avaient pu refroidir l'amour de Michel ; son ambition et son courage n'avaient d'autre source, au contraire, que cette naïve passion. Il comptait sur la constance de Louise, mais il avait éloigné la pensée qu'elle pût mourir. De ce moment, il ne vit plus que sa Louise mourante. Il oublia le camp, l'empereur et la gloire. C'était la veille d'une bataille, au milieu de la nuit ; Mi-

chel était de garde en avant du front de batterie ; l'idée de désertir vint s'offrir à son esprit. Il se promenait agité, combattu entre son amour et son honneur. Il voyait devant lui les feux des bivouacs de l'ennemi ; il s'arrêtait devant la tête balafmée de son brave capitaine qui reposait en toute sécurité, couché sur la terre ; le calme imposant de la nuit qui régnait sur les deux armées en présence ; la vue des faisceaux d'armes, des drapeaux, des canons, de tout cet appareil des combats qui dormait pour se réveiller terrible au lever du soleil : tous ces charmes de la guerre l'attachaient à sa vie de soldat. Demain, à la pointe du jour, l'armée se lèvera au bruit des fanfares et des roulemens de la diane, et il n'assistera pas à ce beau réveil du camp ; demain, le canon grondera, son régiment marchera le premier, avec enivrement, dans la fumée et la poussière de la bataille, et il n'y sera pas ; demain, des noms de braves seront proclamés, et le sien sera publié comme celui d'un lâche.

— Oh ! encore un jour, encore demain à l'honneur, s'écriait-il. Mais pour un jour de retard, elle peut mourir ! Non, je n'attendrai pas une heure, pas une minute. Il jeta son épée, se dépouilla de son habit, cacha sur lui sa croix, et s'enfuit comme un lâche, se glissant dans les ténèbres. Combien de fois son pied trébucha ! Il avait peur alors. Une sentinelle n'avait qu'à le voir ; il tremblait d'entendre son terrible *qui vive* ; s'il accepte le déshonneur, au moins qu'il puisse embrasser Louise. Il fut assez heureux pour s'éloigner du camp sans être aperçu. Il s'arrêta sur une colline, voulant jeter un dernier regard sur l'armée ; tout était paisible encore ; les feux des bivouacs s'éteignaient ; une seule tente au milieu du camp était éclairée, celle de l'empereur. Cette lumière exerçait sur Michel une sorte de fascination et l'attirait. Mais l'amour triompha. Il détourna sa vue du camp, s'éloigna rapidement, et, descendant en courant la colline, il prit le chemin de la France.

Il arriva dans les Landes, ayant échappé à la surveillance de la gendarmerie. En voyant ses Landes chéries, les remords qui l'avaient poursuivi jusque-là s'évanouirent ; il oublia son déshonneur. Avec quel bonheur il aurait embrassé le premier pin qu'il rencontra sur sa route, avec quel transport il se serait élancé dans la première lande qui s'offrit à ses pas, s'il n'avait pas eu le cœur en proie à de funestes pressentimens ? A mesure qu'il approchait de Biganos, les premières impressions de la terre natale, si douces à tout Landais s'effaçaient ; la lande lui semblait revêtir le deuil de son âme : il n'y avait plus entre elle et lui qu'un échange de tristesse ; sa patrie, si Louise est morte, n'est qu'un tombeau, le monde entier un vaste désert. Absorbé dans ces lugubres pensées, il arriva à un endroit où plusieurs chemins se croisaient au pied d'un monticule de sable ; dans le même instant qu'il s'arrêtait, ne sachant plus quel chemin prendre, un chant des morts vint soudainement frapper son oreille et glaça tout son sang dans ses veines : *requiem eternam dona eis, Domine.*

Un prêtre sortit de derrière le monticule, précédé de deux enfans, dont l'un portait la croix d'argent, et l'autre le bénitier ; il passa près de lui et poursuivit sa route, comme s'il eût été seul, oubliant sans doute son mort.

Michel s'élança sur le monticule, et vit venir au loin une grande charrette attelée de bœufs, sur laquelle étaient debout de jeunes filles vêtues de blanc. Quand la charrette fut plus près, il crut reconnaître celles qui un an auparavant allaient porter à Louise une couronne de fleurs. Hélas ! une couronne aussi était posée sur une bière qu'il aperçut

au milieu des jeunes filles, et qu'elles arrosaient de leurs larmes.

A la vue de cette bière, Michel fut saisi d'un tremblement par tout son corps ; il voulut parler, la voix expira dans sa bouche. Rassemblant cependant toute sa force, au moment où la charrette passa devant lui, il s'écria :

— Qui est mort ?

— Louise Gertaud, de Biganos, répondit une voix.

Michel tomba à la renverse, privé de sentiment.

Lorsqu'il revint à lui, il était comme dans le délire. Il se leva et se mit à chanter, d'un ton de profonde tristesse, la chanson des fiançailles : " J'ai perdu ma bonne amie..." Il alla à Biganos, portant à la main le bouquet de Louise, qu'il avait religieusement conservé. Ceux qui entendirent sa chanson et qui le virent passer, ne purent retenir leurs larmes et le suivirent. C'était un Dimanche après les Vêpres ; il vint au cimetière, l'enterrement était fini, mais la foule ne s'était pas encore écoulée.

Michel se trouva bientôt entouré d'une grande multitude ; il parcourut le cimetière, et voyant l'endroit où était la fosse de Louise, il se précipita sur la terre, en criant :

— Louise, ma Louise, je t'apporte ton bouquet ; ouvre-moi, ouvre-moi.

Il appela mille fois Louise, baisa la terre, et fit éclater la plus amère douleur.

Tout le monde autour de lui fondait en larmes.

Dans le moment d'une si grande affliction, des gendarmes fendirent la foule, et vinrent saisir Michel.

— Au nom de l'Empereur, lui dirent-ils, Michel, de Pissos, vous êtes arrêté comme déserteur.

Michel n'entendit rien de ce qu'on lui disait, il comprit seulement qu'on voulait l'entraîner et il s'attacha de toutes ses forces à la terre.

Ce fut un déchirant spectacle que celui du désespoir de Michel lorsqu'on l'enleva à cette fosse qu'il embrassait en appelant Louise à son secours. Il fut emporté au milieu des cris de compassion de tout un peuple, et jeté dans une prison.

La fin de l'histoire de Michel est triste. Il recouvra sa raison et put sonder toute la profondeur de sa misère. On le condamna au boulet. Lorsqu'il fut dégradé, il subit cette peine infamante avec une touchante résignation. Avant qu'on lui arrachât sa croix ; il la baisa, l'arrosa de ses larmes, et demanda pour toute grâce qu'on l'envoyât à son père ; puis il baissa la tête, et essuya sans se plaindre les humiliations qu'on voulut. Il fut enchaîné à des malfaiteurs et conduit à Toulon. Son caractère doux et résigné lui firent bientôt des protecteurs au bagne ; la nuit, un garde touché de ses malheurs le détachait et le laissait aller sur le bord de la mer. La vue de la mer lui rappelait les Landes ; il s'asseyait devant elle et pensait à son pays ; il s'endormait, il croyait dans ses rêves errer encore au milieu des bruyères. Une nuit, il se leva et s'avança sur un môle contre lequel venaient battre des flots ; il crut sans doute marcher sur la lande ; il tomba dans la mer et disparut." J.-L. LUGAN.

## LITTÉRATURE CANADIENNE.

### Esquisse de mœurs.

#### I.

A une lieue de Québec, sur les bords de la Petite Rivière St. Charles, il y avait une jolie